

L'homme sans qualité dans un monde en crise

Habemus Papam de Nanni Moretti, Italie-France, 2011, 102 minutes

Philippe Gajan

Numéro 157, mai-juin-juillet 2012

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/66884ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Gajan, P. (2012). Compte rendu de [L'homme sans qualité dans un monde en crise / *Habemus Papam* de Nanni Moretti, Italie-France, 2011, 102 minutes]. *24 images*, (157), 41–41.

L'homme sans qualité dans un monde en crise

par Philippe Gajan



Déjà, en 2001, Manoel de Oliveira observait, dans *Je reviens à la maison*, les déambulations de Michel Piccoli avec un motif principal : l'art de la fugue. Cela se passait à Paris et de Oliveira mettait en scène avec une infinie légèreté et une sublime élégance un grand acteur qui jouait, sur et hors des planches, l'éternelle tragédie de la vie et de la mort. Sur les planches, c'était Ionesco et *Le roi se meurt*, tragédie de l'absurde sur la condition humaine.

Impossible dix ans plus tard de ne pas laisser ce film remonter à la surface quand on regarde *Habemus Papam*. Difficile, dès lors, d'imaginer que Moretti ne l'avait pas en tête. Nous sommes maintenant à Rome, le roi est ici pape et on joue *La mouette* de Tchekhov. Même légèreté, même élégance de la mise en scène avec une attention très particulière portée aux gestes du quotidien (et cela nous renvoie par un nouveau détour facétieux de la mémoire, au verre d'eau de *Journal intime*, autre très grand film de Moretti), même malice devant les drames de l'existence. Nous ne saurons jamais à quel point le cinéaste italien a emprunté à son aîné portugais et qu'importe, puisque nous voilà face à une résonance fascinante.

On pourrait à l'envi multiplier les rapprochements entre les deux cinéastes, par exemple concernant les thématiques du pouvoir et de la dérision, du doute, du spectacle et de la cérémonie. Pourtant, ce qui frappe le plus

chez eux est l'ampleur du défi (embrasser la condition humaine), la simplicité lumineuse avec laquelle ce défi est relevé, mais également la société sur laquelle est appuyée leurs propositions. Manoel de Oliveira, on l'a dit, et c'est vrai de la plupart de ses films récents, sonde l'étrangeté de la condition humaine, souvent face à la mort. Ce faisant, son cinéma à quelque chose d'universel, de presque intemporel. Après tout, lorsqu'il a réalisé il y a deux ans *L'étrange affaire Angélica*, n'avouait-il pas n'avoir qu'à peine modifié un scénario des années 1950 ?

Chez Moretti, la crise de la foi mise en scène dans *Habemus Papam*, quant à elle, apparaît comme beaucoup plus conjoncturelle (entendre ici et maintenant) et, à bien y réfléchir, vient infléchir la courbe de son cinéma. Si l'homme qui doute, l'homme en crise, a toujours été une figure centrale de l'œuvre du réalisateur italien (le sport également, on n'a qu'à penser au joueur de water-polo dans *Palombella rossa*), jamais comme dans *Habemus Papam* ce doute n'a semblé aussi révélateur d'une société qui lui est contemporaine. Jusqu'à présent, Moretti et son cinéma au « je » se plaçaient sur le plan politique et critique, et donc contre, tout contre la société italienne et ses travers. Il était celui qui fustige, qui tente de réagir et de faire réagir, à preuve ses implications politiques. Avec ce dernier essai, il se fait philosophe et cette inquiétude qui ronge l'apprenti

pape émane du cœur même de cette société, comme si Moretti se plaçait à l'intérieur et non plus en surplomb.

Car qu'on ne se y trompe pas, le doute qui submerge le Pape n'est pas (que) celui de sa foi chrétienne. Dans son dernier film, Moretti embrasse la faillite de l'ensemble des valeurs occidentales et en premier lieu celle des « médecins de l'âme ». La psychanalyse mais également l'art (le théâtre ici et la confusion qui règne autour de cet acteur qui se met à jouer tous les rôles) s'avèrent des moyens tous aussi impuissants pour soulager notre pape Melville. Plus que Melville, c'est l'ensemble de sa société qui est ébranlé, et il arpente désormais le monde en enfant perdu, qui n'a plus d'innocence ni d'illusions. Et de fait, ce qui surprend le plus dans *Habemus Papam*, film à bien des égards plus doux et mélancolique que le reste de l'œuvre de l'enfant terrible du cinéma italien, c'est son infinie tristesse. *Exit* les coups de gueule et les grandiloquences jubilatoires (même si on joue au volley-ball au Vatican !), ce film de Moretti peut paraître au premier regard plus sage. Certains y ont même vu un film mineur, la marque d'un cinéaste tétanisé par l'enjeu de son projet. C'est pourtant un film somme qu'il nous offre, un film digne et fort pour dire à son tour la condition humaine. *Habemus Papam* embrasse la complexité d'un monde au bord du gouffre de façon limpide. C'est la marque des très grandes œuvres. ■